

Nomadismes

Mélanie Vincelette

Number 84, Winter 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13499ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vincelette, M. (2000). Nomadismes. *Moebius*, (84), 139–141.

MÉLANIE VINCELETTE

Nomadismes

Sur les dunes du grand désert de Syrie j'ai pleuré en pensant à toi. Un homme barbu en vieille Mercedes blanche rescapée des années cinquante m'avait conduite dans l'ampleur du vide pour quelques dollars. Les vitres étaient descendues, le vent s'emparait de moi et à la radio, il y avait la voix de Dalida qui résonnait. Tout ce kitsch s'envolait dans la poussière. C'est comme ça que je suis retournée au désert. Ce désert que tu m'as fait connaître, toi, mon pilote de guerre. Alors que la nuit tombait, j'ai pensé aux histoires de vent que tu m'avais racontées une nuit à Istanbul sur le bord de la mer Noire. Tu m'avais parlé du *aajej*, un vent qui souffle sur le sud du Maroc. La légende raconte que les fellahs se protègent de ce vent avec leurs longs couteaux. Tu m'avais aussi parlé de l'*africo* qui souffle sur le sable qui se rend jusqu'à la piazza de Saint-Pierre de Rome. Le *soussou*, un vent d'automne qui traverse le Sahel à partir de Khartoum au Soudan à l'embouchure du Nil blanc et du Nil bleu. Le *datoo* de Gibraltar, qui transporte avec lui des parfums d'Alger. Mais le vent que tu préférais, c'était le *rabia* de Jordanie, un vent qui souffle sur Aman dans les jours qui suivent le ramadan et emporte avec lui le renouveau de l'amour. Cet amour que j'ai perdu, moi, sur ces dunes de sable brûlant.

Sur les dunes de ce grand désert, j'ai pensé aux vents que tu m'as donnés. Au loin, il y avait un troupeau de chamelles rouges qui suivaient un homme comme si elles faisaient partie de son harem. Il portait, enlacé autour du cou, de la tête et de la bouche un drap en lin teint avec les résidus de la fleur d'indigotier. Ce drap était comme celui que tu portais la veille de l'anéantissement de ton petit avion dans le grand désert. Tu étais

de ceux qui peuplent les tragédies. Ton visage ne possédait pas les ténèbres de Hamlet mais la violence et la beauté d'Othello. Lorsque tu fumais des cigarettes, tu ressemblais aux cow-boys égarés des annonces de Marlboro et quand tu entendais Brel, tu fredonnais les paroles. Tu étais un Arabe du désert aux mains rugueuses qui a étudié dans les meilleures universités de Casablanca. Un bédouin moderne.

Quand je pense à toi, je vois une lettre arabe. Je vois une main d'homme, un pinceau à calligraphie gorgée d'encre noire et du papier de riz blanc. Le pinceau guidé par la main de l'homme enduit le papier. Je ne sais pas pourquoi cette image vient à moi, mais je sais qu'elle est la clé. Ensuite, je vois ton visage. Sur ton front il y a la sueur des nuits d'été. Tes cheveux mouillés collent à ton front. Tu fumes des cigarettes et un nuage de fumée fait de toi une image impressionniste. Tu portes un jean bleu délavé. Un t-shirt blanc immaculé. Autour de ton cou il y a deux appareils photo. Nous sommes à la frontière afghane là où la route relie le Pakistan et la province de Ghanzi. C'est ce que je vois quand je pense à toi. Je me rappelle ces journées interminables où nous faisons la route à travers les Orient, tu prenais les photos, j'écrivais les articles. Le tout pour un salaire minable de pigistes au *East India Post*. Cette occupation entretenait notre nomadisme, j'en porte toujours les traces sur moi. Autour de mon poignet, un bracelet que tu m'as acheté dans un marché enfumé de Phnom Penh. À mon cou, un collier argenté que j'ai déniché à Bethléem. À mon doigt, une bague que j'ai trouvée sur les rives du Baïkal, ce lac au nord de la Russie, le plus profond au monde et qui me fait encore penser au noir de tes yeux.

*

Depuis longtemps, j'ai perdu la clé de chez moi. Je vagabonde, embaumée par les souvenirs: les ruines de Petra, Istanbul et la mer Noire, ton sourire. Mais je sais

maintenant, en regardant les étoiles fixées dans le ciel acidulé qui fait écho à la blancheur du sable, qu'un jour ces souvenirs s'envoleront avec le bruit que fait l'encre sur le papier.